# Théâtre Français. *Le Cid*, *Le Malade imaginaire* [extraits].

[…] Dans *Le Malade imaginaire*, je n'aime point la scène de Toinette déguisée en médecin ; elle me paraît peu digne de Molière : c'est une farce dénue de sens, contraire même à l'objet qu'on se propose de consoler le malade de la perte de son médecin Purgon ; car l'extravagance du nouveau médecin ne peut que faire regretter l'ancien. La scène de Purgon est excellente. Depuis Préville cette scène n'a pas été jouée comme il convient : les acteurs y font trop pour dominer l'emportement ; ils n'y mêlent pas assez de hauteur et de gravité doctorale : ils jouent une scène de fureur, oubliant que le personnage irrité est un médecin, qui même dans sa colère a un décorum à garder.

Molière ne s'est pas fait un scrupule de se piller lui-même ; il y a dans le premier acte du *Malade imaginaire* de nombreuses réminiscences du *Tartufe*: le rôle de Toinette paraît calqué sur celui de Dorine. Molière a bien fait de se fournir chez lui de ce dont il avait besoin ; Regnard a eu tort de prendre chez Molière la scène du médecin de Purgon, et de la gâter en la transportant dans son Légataire, sans autre chargement que celui du médecin en apothicaire ; il a surtout très mal à propos fait de son apothicaire une espèce de nain : il est arrivé de là que les comédiens n'ayant parmi eux que de grands hommes, ont fait jouer le rôle par un enfant ; ce qui en détruit toute l'illusion et tout le comique.

Il y a cette année un revirement de rôle dans cette comédie : c'est Baptiste cadet qui joue le malade imaginaire à la place de Grandmesnil, et c'est Thénard qui joue Thomas Diafoirus à la place de Baptiste cadet. Baptiste chargeait beaucoup un rôle qui par lui-même est déjà une caricature assez forte ; son successeur Thénard est un peu plus circonspect, mais il est beaucoup trop lent ; il prolonge beaucoup trop le jeu muet, et fait languir la scène. Il y a là des sarcasmes contre les collèges : Molière était trop raisonnable pour vouloir rendre les collèges responsables de la sottise des élèves. Un niais qui ne connaissait pas ses lettres à neuf ans, devait sortir du collège encore plus sot qu'il n'y était entré. Il ne faut pas s'en prendre aux elles choses qu'on enseigne au collège, mais à la nature du sujet qui gâte ce qu'on lui enseigne : au reste, ce sont des propos de servante ; les collèges, établissement très sérieux, où la comédie était un divertissement profane et prohibé, devaient exciter les railleries des comédiens ; et les jeunes gens qui assistaient à la comédie, devaient rire volontiers aux dépens des collèges où on les avait fait pleurer.

Mlle Dupuis joue avec beaucoup de grâce et de décence le rôle d'Angélique, et Mlle Demerson a du nerf et du comique dans celui de Toinette. Mad. Thénard rend très bien le rôle de Bélise, peu brillant, mais vrai, naturel, et l'un des meilleurs de la pièce. Lacave joue très sensément le frère du malade. La réception du médecin est une meilleure farce que celle du mamamouchi, parce qu'elle est satirique et pleine de traits contre la médecine, qui sont devenus proverbes : la réception du mamamouchi n'est qu'une parade sans esprit et sans sel.

Il paraît que dans l'antiquité, les médecins jouaient un plus grand rôle et inspiraient plus de vénération qu'aujourd'hui. Dans ce qui nous reste d'anciennes comédies, nous ne voyons pas que les poètes se donnassent la liberté de railler les médecins ; c'est dans la Grèce surtout que les prêtres d'Esculape étaient révérés comme des dieux envoyés du ciel pour soulager les maux de l'humanité. Machaon et Podalire sont traités avec respect dans *L'Iliade*, quoique leur savoir fut alors très inférieur à celui du moindre suppôt de Saint-Côme. À Rome, les grands et les riches avaient chez eux leurs médecins comme on son valet de chambre et son cuisinier : ces médecins étaient des esclaves, et n'en étaient pas pour cela moins habiles. Térence et Phèdre, ces deux écrivains et élégants et si polis, furent aussi des esclaves ; il ne faut pas que ce nom d'esclave nous blesse. Dans les mœurs romaines, un roche avait dans sa maison et pour son usage particulier, tous les artistes d'utilité et de luxe qui sont aujourd'hui attachés au service public : ils achetaient ces artistes tout fait et tout formés, pour leur argent, ils choisissaient les plus habiles : ils achetaient aussi des gens de lettres non pour leur composer des livres, mais pour leur lire les bons livres des autres, et quelquefois leurs propres ouvrages, quand par hasard ils étaient auteurs. Pine nous a transmis l'affection singulière qu'il avait pour un de ces lecteurs ; c'était à la vérité un homme étonnant dans ce genre. Pline ne manquait pas d'amour-propre, et ses écrits lui paraissaient fort beaux quand il les lisait lui-même : eh bien, il les trouvait bien plus beaux encore dans la bouche de cet incomparable lecteur. On voit bien qu'un auteur riche ne pouvait trop payer un homme si précieux.

La maison d'un grand seigneur romain était une espèce de ville, où le maître avait sous sa main tout ce qui lui était agréable et utile, sans qu'il eût besoin de rien tirer du dehors : peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, comédiens, médecins, architectes, charpentiers, maçons, menuisiers, boulangers, etc., etc. ; tout était chez lui, tout était à lui ; et cette réunion de domestiques, à qui le Romains donnaient le nom de *famille*, était un peuple entier.

Chez les Grecs idolâtres de la liberté, les savants, les artistes étaient non seulement libres, mais honorés. Les médecins, en petit nombre, étaient des fonctionnaires publics que les souverains et les républiques appelaient dans les grandes calamités : c'était dans des épidémies, dans des pestes, que brillait l'excellence de leur art conservateur. Ils savaient moins d'anatomie, moins d'alchimie que n'en sait aujourd'hui le moindre petit Thomas Diafoirus, sur les bancs de la médecine ; mais c'étaient des sages, des hommes de génie, de grands observateurs de la nature, ne s'appuyant jamais sur des conjectures et de vains raisonnements, et prenant toujours l'expérience pour guide. Dans la suite, quand les systèmes eurent prévalu, on relégua parmi les ignorants ceux qui, ne consultant qu'une expérience aveugle, ne savaient qu'un remède était bon que parce qu'il avait souvent réussi ; on les appelé *empiriques*, charlatans, et le nom de médecins fut réservé à ceux qui dissertaient sur l'art, et appuyaient leur pratique sur le raisonnement et la doctrine. Du temps d'Hippocrate, les sciences physiques étaient si peu avancées, que toute la science de la médecine consistait dans un corps d'observations et d'expériences. Ce n'était peut-être pas un mal pour la médecine, où les systèmes sont bien plus dangereux qu'en astronomie : il importe peu que ce soit le soleil ou la terre qui tourne ; mais il importe beaucoup au salut des malades qu'on ne mette pas le siège de leurs maladies dans le foie, quand il est dans le poumon.

On croit qu'Hippocrate délivra la ville d'Athènes d'une horrible peste : les uns disent que ce fut en inondant les rues de torrents de vin, parce que le vin est un antiputride ; les autres, en y faisant allumer un grand nombre de feux, parce que le feu purifie tout. On prétend que les uns et les autres ont tort ; que la peste n'est point dans l'air, qu'elle est dans les miasmes émanés d'un corps pestiféré, et qui se communiquent par le contact avec un sujet sain ; mais d'où s'exhale le premier miasme, et de qui tient la peste le premier qui en est atteint ?

Tous les écrits d'Hippocrate portent le caractère d'un grand homme, d'un honnête homme, d'un homme sage et vertueux ; il porte l'héroïsme jusqu'à avouer ses fautes. Il a soumis ses observations les maladies les plus irrégulières, et les caprices même de la fièvre ont été fixés par l'exactitude de ses calculs : il en a réglé la durée, il en a prédit les crises comme les astronomes prédisent les éclipses : c'est un prophète en médecine ; ses aphorismes sont des lois, des oracles, que le temps a confirmé depuis deux mille quatre cent soixante ans.

Hippocrate était un fervent patriote. Le roi de Perse, Artaxerce Longuemain, lui fit offrir des trésors et des honneurs pour l'attirer à sa cour. Hippocrate répondit que ses secours étaient pour les Grecs et non pour les Barbares. Sa réponse ; sous un certain rapport, n'est pas philosophique. Les Barbares, comme les Grecs, appartenaient à l'humanité, et avaient droit aux secours de la médecine ; mais peut-être que le roi de Perse ne voulait-il avoir à sa cour le divin Hippocrate que par vanité et pour l'intérêt particulier de sa propre santé. Hippocrate eut raison de ne pas satisfaire l'orgueil et la fantaisie de ce roi barbare. Ce prince de la médecine fit honneur à son art en prolongeant une vie exempte d'infirmités jusqu'au terme de cent neuf ans.

Il me reste à parler de quelques autres anciens médecins : je les réserve pour la prochaine représentation du *Malade imaginaire*. Je me reproche de n'avoir point encore parlé de la rentrée de Martin ; cet acteur, le soutien et l'espoir de l'Opéra-Comique, trouva naturellement sa place dans le compte que je rendrai du *Prince de Catane*, dont on annonce la première représentation pour aujourd'hui jeudi.

Geoffroy.